Eri Ohashi

L'évolution des consciences grâce à la langue, vue au prisme du voyage, de la colonisation, et de l'émigration

Résumé: Cet article analyse la manière dont le langage permet l'évolution de la conscience, à partir de trois perspectives successives, celle du voyageur, du colonisateur et de l'émigré, inscrites dans le cadre temporel des XIX^e et XX^e siècles. Dans *Madame Chrysanthème*, Pierre Loti décrit sa relation avec une Japonaise durant son séjour à Nagasaki : le protagoniste, un lieutenant de la marine française, se tient à l'écart sans chercher à comprendre ni les Japonais, ni la mentalité japonaise. Dans *L'Amant* de Marguerite Duras, la jeune héroïne, située tout en bas de la société coloniale de l'Indochine française, voit dans la langue française un synonyme de sa solitude. En revanche, elle considère la langue de son amant, le chinois, qu'elle ne comprend pas, comme une langue dégagée de tout contexte social ou culturel. En 1972, Isaac Singer fait dans *Enemies, a Love Story* le portrait de Polonais émigrés aux États-Unis après la Seconde Guerre mondiale. Herman, un Juif parlant yiddish et anglais, n'a guère de prise sur sa vie et finit par s'enfuir. Pourtant, son enfant apprendra ces deux langues et s'adaptera à la société américaine. La littérature reflète ainsi les langues : de telles expériences transfrontalières engendrent certes des conflits, mais nous permettent aussi de nous confronter aux différences tout en élargissant notre propre conscience.

Mots clés: *Madame Chrysanthème*, *L'Amant*, *Enemies, a Love Story*, langue, colonies, émigré

1 Introduction

L'histoire de la langue est étroitement liée aux événements historiques. Par exemple, le français est devenu langue nationale au XVI^e siècle, alors que la France était menacée d'éclatement en raison des guerres de religion qui opposaient catholiques et protestants. Puis, en 1634, dans sa politique d'unification politique de la France sous la monarchie absolue, Richelieu a tenté de fixer la grammaire française et l'usage de la langue en fondant l'Académie française. La Révolution de 1789 a développé le concept d'État-nation. Un siècle plus tard, la Troisième République a jeté les bases d'un nouvel empire colonial pour accroître

sa puissance¹. La France, devenue la métropole et le centre de cet empire, a contraint les peuples conquis à utiliser le français. Ces divers actes politiques, qui se retrouvent ailleurs dans le monde, prouvent que la langue est un élément essentiel de la construction des États.

Du XIX^e siècle au XX^e siècle, des vagues d'émigration européenne vers certains pays colonisés ou vers les États-Unis se sont succédés. Nombre d'écrivains ayant quitté leur pays natal ont relaté leur expérience dans leurs œuvres. Le regard qu'ils portent sur leur langue maternelle se double de leur relation de sympathie ou d'antipathie à l'égard des langues étrangères rencontrées ou adoptées. Nous analyserons donc, dans une optique comparatiste des romans des XIX^e et XX^e siècles, d'auteurs choisis en raison de leur parcours personnel — Pierre Loti, Marguerite Duras, Isaac Singer — selon trois points de vue successifs : celui du voyageur, du colonisateur et de l'émigré, en lien avec la réalité historique, afin d'observer l'évolution des consciences dans ce cadre linguistique.

2 La langue méprisée

La colonisation de l'Indochine par la France a commencé en 1858, quand Napoléon III a envoyé un corps expéditionnaire protéger les missionnaires chrétiens, qui a conquis le Sud du Viêt-Nam. Après la chute de Napoléon III, la Troisième République a poursuivi et développé cette politique coloniale en Asie². Parmi d'autres, Edward W. Said a remarqué l'augmentation rapide des colonies françaises³.

Pierre Loti, lieutenant de vaisseau ayant pris part à la campagne du Tonkin, a écrit un reportage sur la guerre en Annam, publié dans *Le Figaro* des 28 septembre, 13 et 17 octobre 1883 (Loti 2006). La guerre se termine en juin 1885.

Quant à Jules Ferry, deux fois président du Conseil sous la Troisième République, son ambition était de développer les colonies, en particulier en ce qui concernait le Viêt-Nam. Il était le héraut de la colonisation :

1 « Pour cela, la mission civilisatrice doit témoigner de la supériorité du message colonial républicain. » (Bancel et al. 2011, 69).

2 Napoléon III nomme le premier gouverneur de Cochinchine sous l'autorité du ministère de la Marine et des Colonies en 1862 (voir Panikkar 1969, 161–168 et 171–172. Voir aussi Ganiag 1968, 120–139).

3 « A coherent political doctrine of colonial expansion developed at the head of the French state; between 1880 and 1885 French colonial possessions went from 1.0 to 9.5 million square kilometers, from five to fifty million native inhabitants ». (Said 1993, 167).

[La France] ne peut pas être seulement un pays libre, [...] elle doit aussi être un grand pays exerçant sur les destinées de l'Europe toute l'influence qui lui appartient, [...] elle doit répandre cette influence sur le monde, et porter partout où elle le peut sa langue, ses mœurs, son drapeau, ses armes, son génie. (Ferry 1885)

Jules Ferry insiste sur la légitimité d'envahir des pays africains et asiatiques. Il est à remarquer que la langue française est le premier élément destiné à être exporté dans le monde entier. Ferry affirme également : « Les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures. Je dis qu'il y a pour elles un droit parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures. » (Ferry 1885).

Cette attitude de Ferry fonde une discrimination raciale et justifie l'assimilation, en particulier pour les langues locales, vues comme inutiles. Ce discours a été prononcé le 28 juillet 1885, précisément le mois où Loti débarquait à Nagasaki. On peut supposer que ce dernier était en accord avec les idées de Ferry, alors président du Conseil. Loti, militaire, regarde probablement les Japonais et la société japonaise en réfléchissant à la possibilité de coloniser le Japon.

Loti a séjourné au Japon du 8 juillet au 12 août 1885 ; il y a écrit *Madame Chrysanthème*, en se référant à son journal intime à Nagasaki⁴. Presque tous les épisodes, les personnages, les paysages, et les idées et les sentiments de Loti dans son journal se trouvent dans *Madame Chrysanthème*. Loti écrit dans sa dédicace de ce roman à la duchesse de Richelieu : « c'est le journal d'un été de ma vie, auquel je n'ai rien changé, pas même les dates : je trouve que, quand on arrange les choses, on les dérange toujours beaucoup » (Loti 1989, 650).

Avant son arrivée dans le port de Nagasaki, le protagoniste de *Madame Chrysanthème*, un autoportrait de Loti, annonce à Yves, son homme de confiance, le projet de son mariage :

Moi, disais-je, aussitôt arrivé, je me marie ... [...]

Oui ... avec une petite femme à peau jaune, à cheveux noirs, à yeux de chat. [...] Ça se passera dans une maison de papier, bien à l'ombre, au milieu des jardins verts. (Loti 1989, 651)

Son imagination reproduit exactement les images de l'orientalisme, qui se sont répandues en Europe au XIX^e siècle. Mais le héros ne croit pas ce rêve si romantique, au fond de son cœur. Ayant déjà visité la Chine et d'autres pays asiatiques, il

⁴ Voir Loti 1997. Loti s'exprime sur la création de *Madame Chrysanthème* dans un article du *Figaro*: « Tous mes personnages sont réels, ou ont été mes amis. Je les copie, de figure et au moral, le plus fidèlement que je peux. [...] Quant au Japon, à propos du livre dont vous parlez, *Madame Chrysanthème*, j'ai noté au jour le jour ma vie » (Gille 1887).

prévoit que le Japon ne sera pas un Éden, mais un pays méprisable pour lui. Loti, lieutenant de marine, se trouve du côté des pays qui poursuivent une politique coloniale et considèrent donc les pays asiatiques comme retardés du point de vue culturel et social.

Le mariage que désire le héros, le « je » du récit, signifie la cohabitation avec une femme japonaise pendant trois mois. Dès son arrivée à Nagasaki, il se rend dans une maison particulière pour chercher une femme, c'est-à-dire pour l'acheter. Là-bas, il trouve une Japonaise qui lui plaît. Elle s'appelle Okiku, « Chrysanthème » en français. Nous savons que la femme avec qui Loti a vécu s'appelait Okané. Il a probablement changé le prénom d'Okané du fait que Okiku, « Chrysanthème », est un des symboles particuliers au Japon : le blason de l'Empereur japonais est le chrysanthème. Pendant que le héros habite à Nagasaki, il répète que cette ville n'a pas de charme. Il dit, à propos du pays : « Je le trouve petit, vieillot, à bout de sang et à bout de sève ; j'ai conscience de son antiquité antédiluvienne ; de sa momification de tant de siècles » (Loti 1989, 750). Pour lui, « tout ce monde était laid, mesquin, grotesque ! » (Loti 1989, 654) et les femmes « ont un air bibelot d'étagère » (Loti 1989, 654).

Cette opinion vaut également pour Chrysanthème. Il la compare même aux animaux : « [Yves] boit volontiers dans sa petite tasse après elle [Chrysanthème], la classant, sous le rapport des babines, dans la catégorie des chats » (Loti 1989, 721). Il affirme qu'elle n'a ni pensées ni sentiments : « Qui pourrait démêler quelles sont ses idées sur les dieux et sur la mort ? A-t-elle une âme ? Pense-t-elle en avoir une ? » (Loti 1989, 723).

Quelles est donc son impression du japonais, langue utilisée dans ce pays « momifié » ? Comme nous l'avons déjà vu, quand le héros arrive à Nagasaki, il se précipite vers la maison de rendez-vous pour son mariage temporaire. Pour s'y rendre, il monte dans un pousse-pousse, et dit au conducteur un mot japonais : « *Hyakkaen* » [jardin de cent fleurs], qu'il a appris, et qui est le nom de la maison. Quand le conducteur comprend sans problème ce que le héros prononce, celui-ci est « étonné que cela pût avoir un sens, étonné d'être compris » (Loti 1989, 657). Chaque langue garde toujours l'histoire, la culture et la philosophie des hommes qui la parlent.

Cependant, Loti ne reconnaît jamais que le japonais puisse avoir les mêmes fonctions que le français, qui peut exprimer profondément toutes les idées. De plus, il déclare qu'il est « moins naïf en japonerie qu'on ne pourrait le croire » (Loti 1989, 657). Ce fait montre que, dès son arrivée, il croit déjà tout connaître du Japon, persuadé qu'il ne trouvera pas de choses émouvantes dans ce pauvre pays.

Pour cette raison, il abandonne naturellement l'idée d'apprendre le japonais : « Depuis que j'habite avec elle [= Chrysanthème], au lieu de pousser plus loin

l'étude de cette langue japonaise, je l'ai négligée, tant j'ai senti l'impossibilité de m'y intéresser jamais... » (Loti 1989, 685). Le héros, croyant tout comprendre du Japon à travers les images des tableaux, des dessins ou des faïences, n'a pas l'intention de communiquer avec les Japonais en japonais. Il préfère donc voir Chrysanthème dormir : « Quel dommage que cette petite Chrysanthème ne puisse pas toujours dormir : elle est très décorative, présentée de cette manière, – et puis, au moins, elle ne m'ennuie pas » (Loti 1989, 685). Le héros, qui n'essaie jamais de comprendre sa maîtresse, veut qu'elle soit toujours silencieuse.

Ne s'intéressant pas au japonais, il tente même de changer l'impression des Européens sur cette langue : « Ici, [...] les mots, justes cependant, sont trop grands, trop vibrants toujours ; les mots embellissent⁵. » (Loti 1989, 672). Prétendant que le Japon est misérable, il conseille aux Européens de se faire une image moins flatteuse du Japon. À cette époque, le japonisme est en vogue en Europe. Le héros révèle aux Européens que le Japon réel n'est pas aussi beau que ce qu'ils lisent dans les récits de voyages au Japon.

Les assertions du protagoniste ne changent pas jusqu'à la fin de son séjour à Nagasaki. En regardant Chrysanthème et ses amies jouer de la guitare japonaise et chanter ensemble, il sent « quelque chose comme une âme sous ces enveloppes de marionnette » (Loti 1989, 738). Mais il change immédiatement d'avis :

Mais une âme qui, plus que jamais, me paraît être d'une espèce différente de la mienne ; je sens mes pensées aussi loin des leurs que des conceptions changeantes d'un oiseau ou des rêveries d'un singe : je sens, entre elles et moi, le gouffre mystérieux, effroyable. (Loti 1989, 738)

Il compare ainsi avec mépris les Japonaises à de petits oiseaux ou à des singes inintelligents. Les jugeant complètement incompatibles avec lui, il quitte Nagasaki.

Loti a visité beaucoup de pays étrangers, mais il y est resté peu de temps. Il sait qu'il retournera en France. Après sa retraite, il a passé les dernières années de sa vie à Rochefort, sa ville de naissance, avant de mourir à Hendaye. N'ayant jamais douté de la supériorité de l'Europe, Loti, continûment colonialiste, n'a pas fait la démarche d'apprendre les langues étrangères afin de comprendre la culture et la société des autres pays.

⁵ Loti a publié *Japoneries d'automne*, qui raconte le voyage de la seconde partie de son séjour au Japon, en 1889. Ce recueil de neuf récits débute par une image négative : « Kioto, [...] est banalisée, déchuée, finie » (Loti 1889, 1).

3 La langue attirante

Cependant, il y a des gens qui choisissent de vivre dans des pays colonisés, loin de leur propre pays. Marguerite Duras naît dans une famille française, en 1914, à Gia Định en Indochine, colonisée par la France, et y vit jusqu'en 1932, où elle part en France pour entrer à l'université. Les colonies connaissaient une situation difficile, parce qu'elles étaient soumises au pays colonisateur qui voulait acquérir plus de ressources et accroître ses marchés. Duras a raconté comment sa mère avait décidé de travailler dans la colonie dans *Un barrage contre le Pacifique*, un de ses romans autobiographiques :

On était alors en 1899. Certains dimanches, à la mairie, elle [= la mère de Marguerite] rêvait devant les affiches de propagande coloniale. « Engagez-vous dans l'armée coloniale », « Jeunes, allez aux colonies, la fortune vous y attend. » [...] Elle se maria avec un instituteur qui, comme, elle, se mourait d'impatience dans un village du Nord, victime comme elle des ténébreuses lectures de Pierre Loti. (Duras 1978, 20).

Ces phrases montrent clairement comment le gouvernement français tentait d'envoyer les jeunes gens travailler aux colonies. Eux qui étaient pauvres en France, croyaient qu'ils y vivraient richement et aisément. La lecture de Pierre Loti exerce une grande influence sur de jeunes ambitieux et permet d'imaginer une vie exotique aux colonies.

Les parents de Marguerite Duras s'établissent en Indochine dès 1912. Cependant son père y meurt assez jeune. Travaillant comme enseignante, sa mère élève donc ses trois enfants toute seule. La famille de Marguerite, très pauvre, est au dernier rang de la société française en Indochine : « Du fait que nous étions très très pauvres et qu'elle [= la mère de Marguerite] avait un emploi tout à fait parmi les derniers là-bas, [...], elle était beaucoup plus proche des Vietnamiens, des Annamites, que des autres Blancs » (Duras et Porte 2012, 56). Marguerite a passé son enfance avec des enfants indochinois, et elle parlait couramment le vietnamien : « Je n'ai eu que des amies vietnamiennes jusqu'à l'âge de quatorze ans, quinze ans ». (Duras et Porte 2012, 56) « On était plus des Vietnamiens, vous voyez, que des Français. [...] J'ai passé mon bac avec le vietnamien » (Duras et Porte 2012, 56).

Dans *L'Amant*, l'héroïne, autoportrait de Marguerite, ne peut pas se familiariser avec les Français et s'isole. À l'âge de 15 ans, elle rencontre un jeune homme chinois très riche, et devient sa maîtresse. Ses camarades de classe au collège français la considèrent avec mépris et l'ignorent complètement. Mais le dédain des autres ne la blesse pas.

On peut dire que deux pays et deux langues coexistent dans l'esprit de l'héroïne qui grandit dans la colonie. Cette particularité, différente de la situation du

héros appartenant à la marine nationale dans *Madame Chrysanthème*, est un point commun entre l'héroïne et son amant, car les ancêtres de ce dernier ont également immigré en Indochine. Ayant étudié à Paris, et s'étant habitué aux coutumes françaises, l'amant ne peut pas sympathiser avec les gens qui appartiennent à sa société en Indochine. Chacun des deux vit dans une solitude absolue.

Leur rupture la plus profonde a lieu avec leurs relations les plus proches, leur famille. Les membres de la famille de l'héroïne ne se parlent pas entre eux. Ils pensent même qu'ils n'ont pas besoin d'échanger. L'héroïne ne cesse de raconter le silence et l'incompréhension qui habitent sa famille : « Jamais bonjour, bonsoir, bonne année. Jamais merci. Jamais parler. Jamais besoin de parler. Tout reste, muet, loin. [...] Le mot conversation est banni » (Duras 1984, 69).

Ce silence gouverne également la famille de son amant. Il demande à son père de lui permettre une relation avec l'héroïne jusqu'à son départ pour la France, car il l'aime profondément. Mais « son père lui avait répété qu'il préférerait le voir mort » (Duras 1984, 102). À la fin, il force son fils à se marier avec une Chinoise d'une famille riche qu'il a choisie. Quant à la mère de l'héroïne, elle défend l'identité française ; par racisme, elle maudit sa fille qui est devenue la maîtresse du Chinois, et n'arrête pas d'insulter l'amant. Dans *L'Amant*, la langue commune dans chaque famille n'est jamais un moyen de communication, mais œuvre à la rupture des relations familiales. L'héroïne décrit sa famille avec désespoir : « C'est la famille en pierre, pétrifiée dans une épaisseur sans accès aucun » (Duras 1984, 69). Sa famille est même directement liée à la mort : « Chaque jour nous essayons de nous tuer, de tuer » (Duras 1984, 69).

En revanche, elle trouve un autre endroit, qui est le contraire de sa maison. C'est le quartier de Cholon, où elle a des relations intimes avec son amant. Dans l'appartement secret de son amant, elle respire les odeurs du dehors :

Des odeurs de caramel arrivent dans la chambre, celle des cacahuètes grillées, des soupes chinoises, des viandes rôties, des herbes, du jasmin, de la poussière, de l'encens, du feu de charbon de bois, le feu se transporte ici dans des paniers, il se vend dans les rues, l'odeur de la ville est celle des villages de la brousse, de la forêt. (Duras 1984, 53).

L'extérieur de l'appartement renvoie à son intérieur. L'odeur de la nourriture quotidienne, de la viande ou de la soupe, et celle du feu de charbon, nous suggèrent l'acte de faire la cuisine à l'intérieur de la maison. Cette description nous rappelle même le bonheur familial. L'héroïne raconte que les odeurs de ce quartier sont « celles des villages de la brousse, de la forêt » (Duras 1984, 52). Bien que ce quartier soit chinois, elle sent qu'elle est totalement admise en cet endroit paisible et heureux. Par rapport à son espace familial qu'elle juge pétrifié, le quartier de Cholon accepte généreusement les personnes extérieures et différentes.

Or, l'héroïne est fascinée par la langue qu'elle y entend : « Les claquements des sabots de bois cognent la tête, les voix sont stridentes, le chinois est une langue qui se crie comme j'imagine toujours les langues des déserts, c'est une langue incroyablement étrangère » (Duras 1984, 52). Le chinois est une langue incompréhensible pour l'héroïne. Mais cette langue des déserts n'est jamais dévalorisée. L'héroïne parle souvent de l'image du désert et ne cesse de dire que la seule chose qu'elle désire dans sa vie est « écrire » : « Quelquefois je sais cela : que du moment que ce n'est pas, toutes choses confondues, aller à la vanité et au vent, écrire ce n'est rien. Que du moment que ce n'est pas, chaque fois, toutes choses confondues en une seule par essence inqualifiable [...] » (Duras 1984, 15).

Le désert, espace de ciel et de sable, est un monde ultime, où la mort jouxte la vie. Là-bas, toutes les frontières et toutes les différences culturelles et sociales sont abolies. On peut dire que « toutes choses » y sont « confondues en une seule par essence inqualifiable ». C'est le désert représentant la liberté infinie et indépendante, où elle peut être elle-même. L'héroïne qui n'appartient ni à la France ni à l'Indochine, c'est-à-dire qui est un personnage polysémique, écrira ses œuvres grâce aux langues du désert, qui la conduiront à sa propre vérité.

4 La langue intégrée

Les colonies sont des pays intégrés dans d'autres pays plus puissants. Pour les Français, à l'époque de *L'Amant*, l'Indochine est une partie de la France. L'héroïne de *L'Amant* vit toute sa vie en France.

Cependant, il y a des émigrés qui vivent dans un pays étranger sans retourner dans leur pays natal. *Enemies, a Love Story*, d'Isaac Singer, est un roman sur des Juifs émigrés aux États-Unis, venus de la Pologne après la Deuxième Guerre mondiale : ils ont survécu à la Shoah. Chaque personnage est donc profondément blessé dans son cœur. Le héros de ce roman, Herman, juif polonais, a été recueilli dans une grange par Yadwiga, sa servante, pendant la guerre, et il a pu échapper aux Nazis. Après la guerre, Herman a émigré aux États-Unis avec Yadwiga, et il se marie avec elle. Mais il raconte à sa femme qu'il doit voyager pour vendre des livres à travers les États-Unis, et il va souvent chez sa maîtresse Masha, juive polonaise, qui a survécu aux camps de concentration. Ensuite, son épouse juive, en

6 Dans *L'Amant de la Chine du Nord*, elle écrit que « La voix qui parle ici est celle, écrite, du livre » (Duras 1991, 17).

Pologne, Tamara, que tout le monde croyait morte dans un de ces camps, arrive à New-York et se présente devant Herman. Leurs enfants sont morts, mais Tamara est vivante. Herman et Tamara se voient de temps en temps. Mais Herman, qui aime Masha par-dessus tout, cache que son épouse légitime est vivante. Disant à Masha qu'il est divorcé de Yadwiga, il se marie avec Masha. De ce fait, il a simultanément trois femmes.

Or, à cause de la Shoah, le nombre de Juifs qui parlent le yiddish a considérablement diminué. De plus, les Juifs établis aux États-Unis parlent rarement le yiddish. Singer, dans la réalité, a échappé à l'antisémitisme en émigrant aux États-Unis en 1935. Pour lui qui a continué à écrire toutes ses œuvres en yiddish, en dépit de cette situation si difficile, la question de la langue est au cœur de son activité créatrice. Singer a raconté sa vision contrastée du yiddish dans une revue, *Encounter* :

I saw that here Yiddish was not becoming richer but poorer. I saw hundreds of objects for which Yiddish had no name. Because Yiddish was created in Poland, not here. I lived through a real crisis. [...] But Yiddish is not spiritually poor. It has certain treasures which other languages don't have. (Sinclair 1979, 27)

Dans *Enemies, a Love Story*, le problème de la langue est au premier plan, surtout entre Herman et Yadwiga, qui, originaire d'une famille de fermiers, est analphabète. Même après l'émigration, elle parle uniquement un dialecte polonais rural. Il arrive à Herman de ne pas comprendre ce qu'elle dit en dialecte :

Generally Herman understood her peasant Polish, but sometimes at night, when she was overcome with passion, she would chatter a village gibberish that he couldn't follow – words and expressions he had never heard before. Could it be the speech of ancient peasants tribes, perhaps from pagan times? Herman had long been aware that the mind contains more than is gathered in one lifetime. (Singer 2012, 12)

Bien que Herman ait des obligations envers Yadwiga, qui lui a donné l'asile malgré le danger que sa famille soit massacrée par les Nazis, il ne supporte pas son ignorance, et veut voir Masha. Mais il respecte l'ancienneté de ce dialecte, qui condense l'histoire des hommes qui habitaient cette région isolée, et qui symbolise également la pureté et l'innocence de Yadwiga.

Quant à Yadwiga, qui ne comprend pas l'anglais, elle s'enferme et ne fait rien d'autre qu'attendre son mari dans leur appartement à New York. Bientôt, des voisines indiscrettes lui laissent deviner que Herman a une maîtresse. Pour comprendre mieux son mari, Yadwiga essaie d'apprendre le yiddish auprès de ses voisines :

There was a controversy among the neighbors on what kind of Yiddish to teach Yadviga. The women from Poland tried to teach her Polish Yiddish, and the Litvaks that of Lithuania. Continuously, they pointed out to Yadviga that her husband spent too much time on the road and that, if she wasn't watchful, he might run off with another woman. (Singer 2012, 145)

Ce que les voisines disent à Yadviga est vrai : alors qu'il prétend devoir partir dans d'autres régions pour vendre des livres, Harman voit toujours Masha. Apprendre la langue de son mari dévoile la vérité. Le yiddish qu'elles lui enseignent tourmente Yadviga et, à cause des reproches directs qu'elle fait à Herman pour sa froideur, le yiddish éloigne finalement Herman encore plus de sa femme.

Or Herman gagne sa vie en utilisant le yiddish. Il travaille comme « nègre littéraire » d'un rabbin qui se trompe même de citation dans *Les Cinq Livres de Moïse*, et qui s'adonne à la spéculation foncière :

The rabbi referred to what Herman did for him as « research ». Actually, Herman ghosted the rabbi's books, his articles, his speeches. He wrote them in Hebrew or in Yiddish, someone translated them into English, and a third person edited them. (Singer, 2012, 17)
The sermons he [= Herman] wrote for rabbi Lampert were a disgrace and a mockery. (Singer 2012, 13).

Herman se reproche d'être hypocrite ; cependant, c'est aussi la langue qui lui apporte la tranquillité et le rassure :

He sat over his Gemara, staring at the letters, at the words. These writings were home. On these pages dwelt his parents, his grandparents, all his ancestors. [...] The Jews took words from the marketplace, from the workshop for thief and robber had another flavor, different associations from those they had in Polish or English⁷. (Singer 2012, 139)

Pour Herman, les mots et les phrases que le peuple emploie dans la vie quotidienne ne sont pas la bonne langue, même en yiddish. Mais bien qu'ils soient des mots de tous les jours, une fois qu'ils sont écrits dans les livres sacrés, ils deviennent saints. Car Herman voit l'existence de ses parents, de ses grands-parents et des ses ancêtres à travers ces phrases. Elles deviennent spirituelles et pures. Cette impression que ressent Herman envers les mots des livres sacrés est

7 Sinclair souligne l'importance du yiddish pour Singer : « At the end of *The Manor* Calman sits alone in a small synagogue he has constructed for himself. Only here with his Hebrew books is he safe from temptation and wickedness: "Among these shelves of sacred books, Calman felt protected. Over each volume hovered the soul of its author. In this place, God watched over him." (Singer 1993, 408) », (Sinclair 1979, 101).

la même qu'il trouve dans le dialecte de Yadviga. *Enemies, a Love Story* exprime la conviction de Singer qui, attachant de l'importance au yiddish, ne renie jamais les autres langues. Le plus important, pour lui, est que les langues condensent l'âme et l'histoire des hommes.

Tous les personnages, dans ce roman, se confrontent à diverses difficultés dans le pays où ils ont émigré. Herman, devenu bigame, ne supporte plus son mensonge. À la fin, il disparaît sans laisser de traces. Masha, aimée d'Herman, lui dit qu'elle n'a eu pas de relations sexuelles avec son ex-mari après son divorce. En réalité, elle en a eu : elle vit également dans l'hypocrisie. De plus, elle se croit enceinte, mais c'est une grossesse imaginaire. Désespérée, elle finit par se suicider.

En fait, seules Yadviga, qui accouche d'une fille, et Tamara demeurent jusqu'à la fin de ce roman. Bien que Yadviga ait appris le yiddish, elle regarde différemment le livre saint, et croit que les termes qu'elle entend tous les jours en font partie : « the insurance policy and the dish washer were both necessary aspects of Jewish observances » (Singer 2012, 145).

Quant à Tamara, elle reprend la librairie de son oncle et aide Yadviga, qui n'est pas en mesure de gagner de l'argent. Nous pouvons facilement supposer que ce sera Tamara qui transmettra le yiddish et l'esprit juif à la fille de Yadviga : « She [= Tamara] acquired a supply of prayer shawls, phylacteries, prayer books printed in both English and Hebrew, as well as texts boys used in studying for their bar mitzvah » (Singer 2012, 199).

Nous pouvons dire qu'on trouve là l'idée principale de Singer à propos de la langue. La fille de Herman, qui est née et va grandir aux États-Unis, apprendra naturellement l'anglais et vivra dans une culture différente du pays des ses parents. Mais, en lisant des livres dans la librairie de Tamara, elle apprendra aussi les prières en hébreu et suivra la tradition juive.

Ce roman nous montre l'avenir ainsi confié aux enfants : ils surmonteront les frontières des pays, des religions, des races et des langues.

5 Conclusion

En fait, la conscience de la langue et la conscience de soi changent au cours du temps. À la fin du XIX^e siècle, le héros romanesque de Pierre Loti demeure un voyageur bardé de préjugés européens. Il n'essaie donc jamais d'apprécier ni d'apprendre le japonais. Pour l'héroïne de Marguerite Duras, insérée dans l'Indochine française du début du XX^e siècle, le français est synonyme de solitude et d'incompréhension. En revanche, elle trouve le chinois, qu'elle ne comprend pas, vierge

de tout contexte social ou culturel. Elle s'affranchit de la barrière du colonialisme grâce à la langue. Vers le milieu des années 1950, Herman, émigré polonais aux États-Unis, souffre de son hypocrisie envers sa propre langue, le yiddish. Mais sa fille, qui apprendra le yiddish et aussi l'anglais, maîtrisera sa propre vie. Les romans sont ainsi une sorte de miroir qui réfracte les images diverses de la langue dans le regard des locuteurs. Franchir les frontières, physiques et linguistiques, produit d'abord des tensions, mais nous fait ensuite découvrir le bonheur de la rencontre des différences, pour converger finalement vers une synthèse. La littérature comparée, ici dans un regard anthropologique, continuera de nous ouvrir des possibilités nouvelles de coexistence et de réconciliation.

Bibliographie

- Armel, Aliette. *Marguerite Duras et l'autobiographie*. Paris : Le Castor Astral, 1991.
- Bancel, Nicola, et Pascal Blanchard et Françoise Vergès. *La République Coloniale : essai sur une utopie*. Paris : Albin Michel, 2011.
- Bernateau Isée. « Ravages de la séparation chez Marguerite Duras ». *Le Carnet PSY*, n° 105 (2012) : 32–35.
- Bilik, Dorothy. « Singer's Diasporan Novel: *Enemies, A Love Story* ». *Studies in American Jewish Literature*, no 1. *Isaac Bashevis Singer: A Reconsideration*, State College, Pennsylvania : Penn State University Press, 1981. 90–100.
- Blanche, Lesley. *Pierre Loti*, traduit de l'anglais par J. Lambert. Paris : Seghers, 1986.
- Brunschwig, Henri. *Mythes et réalités de l'impérialisme colonial français. 1871–1914*. Paris : Armand Colin, 1960.
- Chandler, Marilyn R. « Death by the Word: Victims of Language in *Enemies, A Love Story* ». *Critical Essays on Isaac B. Singer: Isaac Bashevis Singer*. Grace Farrell (dir.). *Critical Essays on World Literature Series*. Boston : G.K. Hall & Co., 1996. 137–148.
- Duras, Marguerite. *Un Barrage contre le Pacifique*. Paris : Gallimard, 1978 [1950].
- Duras, Marguerite. *L'Amant*. Paris : Les Éditions de Minuit, 1984.
- Duras, Marguerite. *L'Amant de la Chine du Nord*. Paris : Gallimard, 1991.
- Duras, Marguerite, et Michelle Porte. *Les Lieux de Marguerite Duras*. Paris : Minuit, 2012.
- Ferry, Jules. <http://www2.assemblee-nationale.fr/decouvrir-lassemblee/histoire/grandsmoments-d-eloquence/jules-ferry-28-juillet-1885> (14 mai 2018).
- Fougère, Éric. « Les paravents de madame Chrysanthème ou l'impossible Loti ». *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 104 (2004) : 905–918.
- Ganiag, Jean. *L'expansion coloniale de la France sous la Troisième République (1871–1914)*. Paris : Payot, 1968.
- Gille, Philippe. « Un nouveau livre de Pierre Loti : *Madame Chrysanthème* ». *Le Figaro* (10 décembre 1887) : 1. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k280239c.item> (16 mars 2018).
- Lebelly, Frédéric. *Duras ou le poids d'une plume*. Paris : Grasset, 1994.
- Loti, Pierre. *Japoneries d'automne*. Paris : Calmann Lévy, 1889.
- Loti, Pierre. Aziyadé [1879]. Suivi de *Le Mariage de Loti* [1880]. *Le Roman d'un spahi* [1881]. *Mon frère Yves* [1883]. *Pêcheur d'Islande* [1886]. *Madame Chrysanthème*

- [1887]. Ramuntcho [1897]. Les Désenchantées [1906], préface de Claude Ganière, coll. « Omnibus ». Paris : Presses de la Cité, 1989.
- Loti, Pierre. *Cette éternelle nostalgie. Journal intime 1878–1911*, édition établie, présentée et annotée par Bruno Vercier, Alain Quella-Villéger et Guy Duga. Paris : La Table Ronde, 1997.
- Loti, Pierre. *Trois journées de guerre en Annam*. Paris : Sonneur, 2006 [1883].
- Nelissen Catherine. Un barrage contre le Pacifique de *Marguerite Duras (Fiche de lecture): Résumé complet et analyse détaillée de l'œuvre*. Paris : lePetit Littéraire.fr, 2014.
- Norich, Anita. The homeless imagination in the fiction of Israel Joshua Singer. Bloomington : Indiana University Press, 1991.
- Novak, Estelle Gershgoren, et Maximillian E. Novak. *The Writer as Exile: Israel Joshua Singer*. New York : AMS Press, 2016.
- Panikkar, K. M. Asia and Western Dominance: A Survey of the Vasco Da Gama Epoch of Asian History 1498–1945. Kuala Lumpur : Other Press, 1953. [Réimpression : 1969].
- Pierrot, Jean. *Marguerite Duras*. Paris : José Corti, 1989.
- Quella-Villéger, Alain. *Pierre Loti, le pèlerin de la planète*. Aicirits : Aubéron, 2005.
- Quella-Villéger, Alain. *Pierre Loti, dessinateur – une œuvre au long cours*, avec B. Vercier. Saint-Pourçain-sur-Sioule : Bleu autour, 2011.
- Said, Edward W. *Culture and Imperialism*. New York : Alfred A. Knopf, 1993.
- Siary Gérard, « La représentation littéraire dans *Madame Chrysanthème* ». *Revue Pierre Loti*, n° 34–35 (avril–septembre 1988) : 15–30.
- Sinclair, Clive. « My brother & I. A Conversation with Isaac Bashevis Singer ». *Encounter* (février 1979) : 20–28.
- Sinclair, Clive. *The brothers Singer*. Londres : Allison & Busby, 1983.
- Singer, Isaac Bashevis. *The Manoir*, trad. anglaise de Joseph Singer et Eliane Gottlieb. New York : Penguin Books, 1993 [1967].
- Singer, Isaac Bashevis. *Enemies: A Love Story*, trad. anglaise d'Aliza Sheverin et Elizabeth Shub. New York : Penguin Books, 2012 [1972].
- Vircondelet, Alain. *Duras : la traversée d'un siècle*. Paris : Plon, 2013 [édition revue et augmentée de *Duras*. Paris : François Bourin, 1991].

Eri Ohashi is a professor of French and French Literature at Nagasaki University, in Japan. She earned a Doctorate in French Literature at the University of Rennes, in France, with a dissertation on “Analyse des manuscrits des *Trois Contes* de Flaubert” (2012). She has conducted additional research on Flaubert as well as on Comparative Literature topics. Among other articles, she published “Deux Salomés : l’utopie chez Flaubert et chez Wilde”, “Roman sans frontières : ampleur de la lecture dépassant les conflits”, “La destruction de l’humain dans la légende de St Julien l’Hospitalier : le conte de Flaubert et le vitrail de la cathédrale de Rouen”. Her more recent interests include a study of spas and spa resorts in English and Japanese literature.